



Fernando Pessoa
Œuvres poétiques

PRÉFACE PAR ROBERT BRÉCHON

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR PATRICK QUILLIER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FERNANDO PESSOA

*Œuvres
poétiques*

PRÉFACE PAR ROBERT BRÉCHON
ÉDITION ÉTABLIE PAR PATRICK QUILLIER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Assirió & Alvim,
pour les textes de Fernando Pessoa.*

*© Christian Bourgois Éditeur, 2001,
pour les traductions françaises.*

*© Éditions Gallimard, 2001,
pour l'ensemble de l'appareil critique.*

*Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

Alberto Caeiro

LE GARDEUR DE TROUPEAUX

Les poèmes du *Gardeur de troupeaux* ont paru
au tome V de l'édition des œuvres de Fernando Pessoa,
dans la traduction de Maria Antónia Câmara Manuel,
Michel Chandeigne et Patrick Quillier.

© *Christian Bourgois Éditeur, 1989.*

Révision des traductions antérieures par Patrick Quillier
en collaboration avec Maria Antónia Câmara Manuel.

© *Christian Bourgois Éditeur, 2001.*

I

Je n'ai jamais gardé de troupeaux,
Mais c'est tout comme si j'en avais gardé.
Mon âme est comme un berger,
Elle connaît le vent et le soleil
Et elle va guidée par la main des Saisons
Toute à suivre et à regarder¹.
La paix entière de la Nature sans personne
Vient s'asseoir à côté de moi.
Mais moi je demeure triste comme un coucher de soleil
Selon notre imagination,
Quand l'air fraîchit tout au fond de la plaine
Et que l'on sent que la nuit est entrée
Comme un papillon par la fenêtre².

Mais ma tristesse est tranquillité
Parce qu'elle est naturelle et juste
Et qu'elle est ce qui doit se tenir dans l'âme
Dès lors qu'elle pense qu'elle existe
Et que les mains cueillent des fleurs à son insu.

Comme un bruissement de sonnailles
Par-delà le tournant de la route,
Mes pensées sont contentes.
Il y a que j'ai mal de les savoir contentes,
Parce que, si je ne le savais pas,
Au lieu d'être contentes et tristes,
Elles seraient joyeuses et contentes.

Penser gêne autant que marcher sous la pluie
 Lorsque le vent s'accroît et que la pluie semble tomber
 plus fort.

Je n'ai pas plus d'ambitions que de désirs.
 Être poète n'est pas une ambition pour moi.
 C'est ma façon d'être tout seul.

Et si je désire parfois,
 Pure imagination, être tendre agnelet
 (Ou bien le troupeau tout entier
 Afin d'aller éparpillé sur tout le coteau
 En étant plus d'une chose heureuse en même temps),
 L'unique raison en est que je ressens ce que j'écris au cou-
 cher du soleil,
 Ou lorsqu'un nuage passe sa main par-dessus la lumière
 Et qu'un silence court et fuit à travers les herbes.

Quand je m'assois écrivant des vers
 Ou que, me promenant par les chemins et les sentiers,
 J'écris des vers sur du papier qui se trouve dans ma
 pensée,
 Je me sens une houlette dans les mains
 Et je vois quelque silhouette de moi-même
 Au sommet d'une colline
 Regarder mon troupeau et voir mes idées,
 Ou regarder mes idées et voir mon troupeau,
 Et sourire vaguement comme qui ne comprend pas ce
 qu'on dit
 Et veut faire mine de comprendre.

Je salue tous ceux qui me liront,
 En leur tirant mon large chapeau
 Quand ils me voient sur le pas de ma porte
 Dès que la diligence se dresse sur la crête de la colline.
 Je les salue et leur souhaite le soleil,
 Et la pluie, quand la pluie est nécessaire,
 Et que leurs maisons possèdent
 Au coin d'une fenêtre ouverte
 Une chaise de leur prédilection
 Où ils puissent s'asseoir, tout en lisant mes vers.
 Et à la lecture de mes vers puissent-ils penser

Que je suis une chose naturelle —
 Par exemple, l'arbre ancien
 À l'ombre duquel encore enfants
 Ils se laissaient tomber, floc !, fatigués de jouer,
 Pour y essuyer la sueur de leur front brûlant
 Sur la manche de leur tablier à rayures.

II

Mon regard est net comme un tournesol.
 J'ai l'habitude d'aller le long des routes
 Tout en regardant à droite et à gauche,
 Et de temps en temps derrière moi...
 Or ce que je vois à chaque instant
 Est cela même qu'auparavant je n'avais jamais vu,
 Et je sais fort bien m'en rendre compte...

Je sais obtenir le saisissement essentiel¹
 D'un nourrisson qui, à sa naissance,
 Remarquerait qu'il est bel et bien né...
 Je me sens nouveau-né à chaque instant
 À l'éternelle nouveauté du monde².

Je crois au monde comme à une marguerite,
 Parce que je le vois. Mais je ne pense pas à lui
 Parce que penser, c'est ne pas comprendre...
 Le monde ne s'est pas fait pour que nous pensions à lui
 (Penser, c'est être dérangé des yeux)
 Mais pour que nous le regardions et en tombions
 d'accord...

Moi je n'ai pas de philosophie : j'ai des sens...
 Si je parle de la Nature ce n'est pas que je sache ce qu'elle
 est,
 Mais c'est que je l'aime, et je l'aime pour cela même,
 Parce que lorsqu'on aime, on ne sait jamais ce qu'on aime
 Pas plus que pourquoi on aime, ou ce que c'est qu'aimer...

Aimer, c'est l'éternelle³ innocence,
 Et la seule innocence, c'est ne pas penser.

III

Entre chien et loup, penché à la fenêtre,
Et sachant du coin des yeux¹ qu'il y a des champs par
devant,
Je lis à me brûler les yeux
Le Livre de Cesário Verde.

Quelle peine il me fait ! C'était un campagnard
Qui marchait prisonnier en liberté à travers la ville.
Mais la façon dont il regardait les maisons,
Et la façon dont il faisait attention aux rues,
Et la manière dont il considérait les gens²,
Sont typiques d'un homme qui regarde les arbres,
Et baisse les yeux le long de la route où il va cheminant
Et portant son attention sur les fleurs qui sont dans les
champs...

Voilà pourquoi il avait cette grande tristesse
Dont il n'a jamais dit en clair qu'elle était sienne,
Mais il marchait dans la ville comme qui ne marche pas à
la campagne
Et triste comme d'aplatir des fleurs à l'intérieur des livres
Et de mettre des plantes dans des pots...

IV

Ce soir le tonnerre a roulé dévalant
Les coteaux du ciel
Comme un caillou énorme...

Comme quelqu'un depuis une haute fenêtre
Secoue la nappe d'une table,
Et les miettes, car elles tombent bien ensemble,
Font dans leur chute un certain bruit,
La pluie a chuinté du ciel
Et noirci les chemins...

Pendant que les éclairs secouaient l'air
 Et remuaient l'espace
 Telle une immense tête à dire non,
 Je ne sais pourquoi — je n'avais pas peur —
 Je me volus en train de prier sainte Barbe¹
 Tout comme si j'avais été la vieille tante de quelqu'un...

Ah, c'est qu'en priant sainte Barbe
 Je me serais senti encore plus simple
 Que je ne pense l'être...
 Je me serais senti familial et familier,
 Ayant passé ma vie
 Tranquillement, bercé par le bruit de la théière,
 Entouré de parents plus vieux que moi
 Et accomplissant cela comme s'il s'agissait de fleurir.

Je me sentais quelqu'un capable d'ajouter foi à sainte
 Barbe...

Ah, pouvoir croire en sainte Barbe !

(Celui qui croit qu'il y a une sainte Barbe,
 Pense-t-il qu'elle est une personne, bien visible
 Ou bien que pense-t-il d'elle ?)

(Quel artifice ! Que savent
 Les fleurs, les arbres, les troupeaux,
 De sainte Barbe ?... Une branche d'arbre,
 Si elle pensait, jamais elle ne pourrait
 Construire des saints ni des anges...
 Elle pourrait penser que le soleil
 Éclaire et que le tonnerre qui roule
 Est un bruit soudain
 Qui commence par de la lumière².
 Ah, comme les hommes les plus simples
 Sont malades et confus et stupides
 Au regard de la claire simplicité
 Et santé d'exister
 Des arbres et des plantes !)

Et moi, à la pensée de tout cela,
 J'en suis resté une fois de plus moins heureux...
 J'en suis resté sombre et patraque et maussade

Comme un jour pendant lequel tout le jour le tonnerre
menace
Sans même arriver la nuit tombée...

V

C'est assez de métaphysique que de ne penser à rien.

Ce que moi je pense du monde ?
Va-t'en savoir ce que je pense du monde !
Si je tombais malade j'y penserais.

Quelle idée je me fais des choses ?
Quelle est mon opinion sur les causes et les effets ?
Qu'ai-je médité sur Dieu et l'âme
Et sur la création du monde ?
Je n'en sais rien. Pour moi penser à cela c'est fermer les
yeux
Et ne pas penser. C'est tirer les rideaux
De ma fenêtre (qui d'ailleurs n'a pas de rideaux).

Le mystère des choses ? Va-t'en savoir ce qu'est le mystère !
L'unique mystère est qu'il y en ait qui pensent au mystère.
Qui se tient au soleil et ferme les yeux
Commence à ne plus savoir ce qu'est le soleil,
Et à penser maintes choses pleines de chaleur.
Mais il ouvre les yeux et voit le soleil,
Et voilà qu'il ne peut plus penser à rien,
Parce que la lumière du soleil vaut mieux que les pensées
De tous les philosophes et de tous les poètes.
La lumière du soleil ne sait pas ce qu'elle fait
Et pour cela elle n'est pas erronée, elle est commune et
bonne.

Métaphysique ? Quelle métaphysique ont ces arbres-là ?
Celle d'être verts et touffus et d'avoir des branches
Et celle de donner des fruits à leur heure, ce qui ne nous
fait pas penser,
Nous, qui ne savons pas faire attention à eux.
Mais quelle meilleure métaphysique que la leur,

Qui est de ne pas plus savoir pourquoi ils vivent
Que de savoir qu'ils ne le savent pas ?

« Constitution intime des choses »...

« Sens intime de l'univers »...

Tout ça est faux, tout ça ne veut rien dire.

C'est incroyable que l'on puisse penser à de pareilles choses.

C'est comme de penser à raisons et fins

Quand le tout début du matin se met à rayonner, et que sur le profil des arbres

Un or lustral et vague vient perdre peu à peu sa part d'obscurité.

Penser au sens intime des choses,

C'est en plus, comme de penser à la santé

Ou d'apporter un verre à l'eau des fontaines.

L'unique sens intime des choses

Est qu'elles n'ont pas de sens intime du tout.

Je ne crois pas en Dieu car je ne l'ai jamais vu.

S'il voulait que je croie en lui,

Sans nul doute il viendrait me parler

Et entrerait chez moi par la porte

En me disant, *Me voici !*

(Cela est peut-être ridicule à entendre

Pour ceux qui, ignorant ce que c'est que regarder les choses,

Ne comprennent pas celui qui parle d'elles

Avec cette façon de parler enseignée par l'attention aux choses.)

Mais si Dieu est ceci : les fleurs et les arbres

Et les monts et le soleil et le clair de lune,

Alors je crois en lui,

Alors je crois en lui en toute heure,

Et ma vie est tout entière une oraison et une messe,

Et une communion avec les yeux et par les oreilles.

Mais si Dieu est ceci : les arbres et les fleurs

Et les monts et le soleil et le clair de lune,

Ça me sert à quoi de l'appeler Dieu ?

Je l'appelle fleurs et arbres et monts et soleil et clair de lune ;
 Parce que, s'il s'est fait, pour que je le voie,
 Soleil et clair de lune et fleurs et arbres et monts,
 S'il m'apparaît comme étant arbres et monts
 Et clair de lune et soleil et fleurs,
 C'est qu'il veut que je le connaisse
 En tant qu'arbres et monts et fleurs et clair de lune et soleil.

Et voilà pourquoi je lui obéis,
 (Que sais-je moi d'autre de Dieu que Dieu de lui-même ?),
 Je lui obéis en vivant, spontanément,
 Comme qui ouvre les yeux et voit,
 Et je l'appelle clair de lune et soleil et fleurs et arbres et monts,
 Et je l'aime sans penser à lui,
 Et je le pense en voyant et en écoutant,
 Et je vais en sa compagnie à toute heure.

VI

Penser à Dieu c'est désobéir à Dieu,
 Parce que Dieu a voulu que nous ne le connaissions point,
 Aussi ne s'est-il pas montré à nous...

Soyons simples et calmes,
 Comme les ruisseaux et les arbres,
 Et Dieu nous aimera en faisant de nous
 Nous comme les arbres sont arbres,
 Et les ruisseaux ruisseaux¹,
 Et il nous donnera de la verdure en son printemps,
 Et un fleuve où nous rendre quand viendra notre fin...
 Et il ne nous donnera rien de plus car nous donner plus
 serait nous enlever nous².

VII

De mon village je vois de l'univers tout ce qu'on peut voir
de la terre...

Pour cela mon village est aussi grand que n'importe quel
autre pays,

Parce que j'ai la dimension de ce que je vois

Et non la dimension de ma taille...

Dans les villes la vie est plus petite

Qu'ici dans ma maison sur le sommet de cette colline.

Dans la ville, les grandes maisons ferment la vue à clef,

Cachent l'horizon, bousculent notre regard loin du ciel
entier,

Nous rendent petits parce qu'elles nous enlèvent tout et
que nous ne pouvons plus voir.

Et elles nous rendent pauvres parce que notre unique
richesse, c'est voir.

VIII

Un beau midi de fin de printemps

Je fis un rêve tel une photographie.

Je vis Jésus-Christ descendre sur terre.

Il arriva par les coteaux d'un mont

Redevenu petit garçon,

Courant et cabriolant dans l'herbe

Et arrachant des fleurs pour les jeter aussitôt

Et riant de façon à être entendu de loin.

Il s'était échappé du ciel.

Il était nôtre par trop pour se travestir

En deuxième personne de la trinité.

Au ciel, tout, oui, tout était faux, tout était en désaccord

Avec fleurs, arbres et pierres.

Au ciel il lui fallait toujours maintenir son sérieux
 Et de temps en temps redevenir homme
 Et monter sur la croix, et rester toujours à mourir
 Avec une couronne toute hérissée d'épines
 Et les pieds embrochés par un clou à large tête,
 Sans oublier une guenille autour de la taille
 Comme les nègres sur les illustrations.
 On ne lui permettait même pas d'avoir père et mère
 Comme les autres enfants.
 Son père était deux personnes —
 Un vieux appelé Joseph, qui était charpentier,
 Et qui n'était pas son père ;
 Et l'autre père était une colombe stupide,
 L'unique colombe moche de ce monde
 Parce qu'elle n'était pas de ce monde et qu'elle n'était pas
 une colombe.
 Et sa mère n'avait pas aimé avant de l'avoir.
 Elle n'était pas une femme : elle était une valise
 Dans laquelle il était venu du ciel.
 Et on voudrait que lui, qui n'était né que de sa mère,
 Et n'avait jamais eu un père à aimer avec respect,
 Prêchât la bonté et la justice !

Un jour que Dieu dormait à poings fermés
 Et que l'Esprit-Saint avait pris son vol pour se promener,
 Il s'en fut à la boîte aux miracles et en déroba trois.
 Avec le premier il fit que nul ne sût qu'il s'était échappé.
 Avec le deuxième il se créa éternellement humain et petit
 garçon.
 Avec le troisième il créa un Christ éternellement en croix
 Et le laissa cloué sur la croix qui se trouve au ciel
 Et sert de modèle aux autres.
 Puis il s'enfuit vers le soleil
 Et descendit sur le premier rayon qu'il put emprunter.

Aujourd'hui il vit dans mon village en ma compagnie.
 C'est un enfant au joli rire et naturel.
 Il s'essuie le nez avec le bras droit,
 Patauge dans les flaques d'eau,
 Cueille les fleurs et les cajole et les oublie.
 Il lance des pierres aux ânes,
 Vole les fruits des vergers
 Et fuit en pleurant et criant devant les chiens.

Et, parce qu'il sait qu'elles n'aiment pas ça
 Et que tout le monde trouve ça drôle,
 Il court derrière les filles
 Qui vont en groupe par les routes,
 Les cruches sur la tête,
 Et leur soulève les jupons.

Moi, il m'a tout appris.
 Il m'a appris à regarder les choses.
 Il me signale toutes les choses qu'il y a dans les fleurs.
 Il me montre comme les pierres sont amusantes
 Quand on les tient dans la main
 Et qu'on les regarde lentement.

Il me dit bien du mal de Dieu.
 Il me dit que c'est un vieux stupide et malade,
 Qui ne cesse de cracher par terre
 Et de dire des grossièretés.
 La Vierge Marie occupe les soirées de l'éternité à tricoter
 des chaussettes.

Et l'Esprit-Saint se gratte du bec
 Et se juche sur les chaises pour les souiller.
 Tout au ciel est stupide comme l'Église Catholique.
 Il me dit que Dieu ne comprend rien
 Aux choses qu'il a créées —
 « Si tant est qu'il les ait créées, ce dont je doute » —
 « Il dit par exemple que les êtres chantent sa gloire,
 Mais les êtres ne chantent rien du tout.
 S'ils chantaient, ils seraient des chanteurs.
 Les êtres existent, un point c'est tout,
 Et c'est pourquoi ils s'appellent des êtres. »

Après quoi, fatigué de dire du mal de Dieu,
 L'Enfant Jésus s'endort dans mes bras ;
 Alors je le serre contre ma poitrine et le ramène à la
 maison.

.....

Il habite avec moi dans ma maison à flanc de colline.
 Il est l'Enfant Éternel, le dieu qui manquait.
 Il est l'humain qui est naturel,
 Il est le divin qui sourit et qui joue.
 Et c'est pourquoi je sais sans le moindre doute
 Qu'il est l'Enfant Jésus véritable.

Et l'enfant à ce point humain qu'il en est divin
 C'est cette vie quotidienne de poète, la mienne,
 Et c'est parce que toujours il m'accompagne que je suis
 poète toujours,
 Et que mon regard le plus bref
 Me comble de sensation,
 Et que le son le plus infime, d'où qu'il vienne,
 Semble converser avec moi.
 L'Enfant Nouveau qui habite où je vis
 Me tend une main à moi
 Et l'autre à tout ce qui existe
 Et ainsi nous allons tous trois par le chemin qui se présente,
 Sautant et chantant et riant
 Et savourant notre secret commun
 Qui est que nous savons en tout lieu
 Qu'il n'y a pas de mystère en ce monde
 Et que tout vaut la peine.

L'Enfant Éternel m'accompagne toujours.
 La direction de mon regard c'est son doigt qui désigne.
 Mon ouïe joyeusement attentive à tous les bruits
 Ce sont les chatouilles qu'il me fait, pour jouer, dans les
 oreilles.

Nous nous entendons si bien l'un l'autre
 Dans la compagnie de toute chose
 Que nous ne pensons jamais l'un à l'autre,
 Mais nous vivons ensemble et deux
 Selon un accord intime
 Telles la main droite et la gauche.

À la tombée de la nuit nous jouons aux osselets
 Sur le seuil de la porte d'entrée.
 Graves comme il sied à un dieu et à un poète,
 Et comme si chaque osselet
 Était tout un univers
 Et que pour cela ce soit un grand danger pour lui
 Que de le laisser tomber par terre.

Après quoi je lui raconte des histoires des choses purement humaines,
 Et lui il en sourit, parce que tout est incroyable.

Appendices

I. POÈMES DE JEUNESSE

Notice

2042

Notes

2043

II. AUX FRONTIÈRES DE LA LITTÉRATURE : LES POÈMES
FRANÇAIS*Notice*

2044

Notes

2046

Choix bibliographique

2055

Index

2065

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ALBERTO CAEIRO
LE GARDEUR DE TROUPEAUX
LE BERGER AMOUREUX
POÈMES NON ASSEMBLÉS

RICARDO REIS
ODES. LIVRE PREMIER
ODES PUBLIÉES DANS LA REVUE « PRESENÇA »
ODES ÉPARSES

ÁLVARO DE CAMPOS
PREMIERS POÈMES
LES GRANDES ODES
AUTOUR DES GRANDES ODES
DERNIERS POÈMES

FERNANDO PESSOA
POÈMES PAÛLISTES, SENSATIONNISTES
ET INTERSECTIONNISTES
POUR UN « CANCIONEIRO »
SONNETS - QUATRAINS - RUBAYAT
POÈMES POLITIQUES
POÈMES ÉSOTÉRIQUES ET MÉTAPHYSIQUES
MESSAGE - EN MARGE DE « MESSAGE »
PRAÇA DA FIGUEIRA - UN SOIR À LIMA
POÉSIE HUMORISTIQUE
ET VERS DE CIRCONSTANCE

POÉSIE ANGLAISE
POÈMES D'ALEXANDER SEARCH
ÉPITHALAME - ANTINOÛS
TRENTE-CINQ SONNETS
INSCRIPTIONS - LE VIOLONEUX FOU
POÈMES ANGLAIS ÉPARS

Appendices

Préface

par Robert Bréchon

Chronologie, Note sur l'hétéronymie

Note sur la présente édition

Notices et notes, Choix bibliographique

par Patrick Quillier